34
2

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1928

THÈSE

N° 238

POUR LE

DOCTORAT en MEDECINE

(Diplôme d'État)

PRÉSENTÉE PAR

Louis-Paul LEBLANC

Né le 8 Juin 1902, à Richelieu (Indre-et-Loire)

Considérations médicales sur l'Anthropophagie

Président : M. le Professeur E. JEANSELME

PARIS

LIBRAIRIE M. LAC

EDITEUR

26, Rue Monsieur-le-Prince, 26, PARIS (VI^e^ Arr.)

1928

THESE

POUR LE DOCTORAT EN MEDECINE

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1928 **THÈSE** N°

POUR LE

DOCTORAT en MEDECINE

(Diplôme d'État)

PRÉSENTÉE PAR

Louis-Paul LEBLANC

Né le 8 Juin 1902, à Richelieu (Indre-et-Loire)

Considérations médicales sur l'Anthropophagie

Président : M. le Professeur E. JEANSELME

PARIS

LIBRAIRIE M. LAC

EDITEUR

26, Rue Monsieur-le-Prince, 26. PARIS (VI^e^ Arr.)

1928

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M. ROGER
I. — Professeurs	MM.
Anatomie	ROUVIERE
Anatomie médico-chirurgicale	CUNÉO
Physiologie	ROGER
Physique médicale	STROHL
Chimie organique et chimie générale	DESGREZ
Bactériologie	LEMIERRE
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	BRUMPT
Pathologie et Thérapeutique générales	MARCEL LABBÉ
Pathologie médicale	SICARD
Pathologie chirurgicale	LECENE
Anatomie pathologique	ROUSSY
Histologie	N...
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU
Thérapeutique	LŒPER
Hygiène	Léon BERNARD
Médecine légale	BALTHAZARD
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MENÉTRIER
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY
Clinique médicale	CARNOT BEZANÇON ACHARD WIDAL
Hygiène et clinique de la première enfance	MARFAN
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	JEANSELME
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER
Clinique chirurgicale	DELBET HARTMANN LEJARS GOSSET
Clinique ophtalmologique	TERRIEN
Clinique urologique	LEGUEU
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE BRINDEAU JEANNIN
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU
Clinique thérapeutique chirurgicale	DUVAL
Clinique propédeutique	SERGENT
Professeur sans chaire	BRANCA

II. — Agrégés en exercice

MM.		MM.	
ABRAMI	Pathologie médicale.	CHIRAY	Pathologie médicale
AUBERTIN	Pathologie médicale.	CLERC	Pathologie médicale.
BASSET	Pathologie chirurgicale.	DEBRÉ	Hygiène.
BAUDOUIN	Pathologie médicale.	I. DE JONG	Anatomie pathologique.
BINET	Physiologie.	DOGNON	Physique.
BLANCHETIERE	Chimie biologique.	DONZELOT	Pathologie médical.
BROCQ	Pathologie chirurgicale.	DUVOIR	Médecine légale.
BRULÉ	Pathologie médicale.	ÉCALLE	Obstétrique.
CADENAT	Pathologie chirurgicale.	FIESSINGER	Pathologie médicale.
CHABROL	Pathologie médicale.	GARNIER	Pathologie expérimentale
CHAMPY	Histologie.	GATELLIER	Pathologie chirurgicale.

MM	
HARVIER.....	Pathologie médicale.
HEITZ-BOYER.	Urologie..
HOVELACQUE.	Anatomie.
HUTINEL.....	Pathologie médicale.
JOYEUX	Parasitologie.
LABBÉ Henri..	Chimie biologique.
LARDENNOIS.	Pathologie chirurgicale
LEMAITRE	Oto-rhino-laryngologie.
LEVY-SOLAL ..	Obstétrique .
LHERMITTE...	Pathologie mentale.
LIAN.....	Pathologie médicale.
MATHIEU.....	Pathologie chirurgicale.
METZGER.....	Obstétrique.

MM.	
MONDOR.....	Pathologie chirurgicale
MOURE.....	Pathologie chirurgicale.
MULON.....	Histologie.
PHILIBERT....	Bactériologie.
QUENU.....	Pathologie chirurgicale
RICHET, Fils..	Physiologie.
ZEZARY.....	Dermatologie et syphiligraphie.
VALLERY-RADOT (Pasteur).....	Pathologie médicale.
VAUDESCAL...	Obstétrique.
VELTER.....	Ophtalmologie.
VERNE.....	Histologie.

III.— Agrégés rappelés à l'exercice pour le service des examens

MM.	
GOUGEROT....	Pathologie médicale.
GUENIOT.....	Obstétrique.

MM.	
RETTERER	Histologie.
TANON	Pathologie médicale.

IV. — Agrégés chargés de cours de clinique à titre permanent

MM.	
ALGLAVE.....	Clinique chirurgicale.
AUVRAY	Clinique chirurgicale.
CHEVASSU	Clinique chirurgicale.
LAIGNEL-LAVASTINE	Clinique médicale
LE LORIER....	Clinique obstétricale.
LEREBOULLET.	Clinique médicale infantile.

MM.	
LERI.....	Clinique médicale.
MOCQUOT	Clinique chirurgicale.
PROUST.....	Clinique chirurgicale.
SCHWARTZ	Clinique chirurgicale.
VILLARET.....	Clinique médicale.

V.— Chargés de cours

MM. MAUCLAIRE, agrégé.....	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY.....	Stomatologie.
CHAILLEY-BERT.....	Education physique.
LEDOUX-LEBARD.....	Radiologie clinique.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation,

A LA MEMOIRE DE MA MERE

A MES PARENTS

En témoignage de ma reconnaissance et de mon profond attachement.

A NOTRE PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR JEANSELME

Hommage de notre respectueuse gratitude pour l'honneur qu'il nous fait en acceptant la présidence de cette thèse.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR TANON

Qui nous a inspiré le sujet de ce travail et dont l'enseignement fut si dévoué pendant les cours de Médecine Coloniale.

A Monsieur le Professeur MAIGE

Doyen de la Faculté des Sciences de Lille

Qui nous a toujours réservé le plus bienveillant accueil.

A NOS MAITRES DE L'INSTITUT MEDICO-LEGAL

A Monsieur le Professeur BALTHAZARD

A NOS MAITRES

DE L'INSTITUT DE MEDECINE COLONIALE

Qu'ils trouvent ici l'expression de nos remerciements sincères.

A Monsieur le Docteur DEVRAIGNE

Accoucheur des Hôpitaux

Qui nous enseigne l'obstétrique avec une bienveillance et une persévérance inlassables.

A Monsieur le Docteur ALLAIN

Commandeur de la Légion d'Honneur

Dont les conseils toujours judicieux m'ont été si utiles pendant mes études.

A Monsieur le Docteur PITSCH

Stomatologiste des Hôpitaux

En hommage de notre reconnaissance pour l'amabilité avec laquelle il nous a accueilli dans son service.

A Monsieur le Docteur LASNIER

Médecin de la Maison départementale de Nanterre

Au Docteur GUILLOUX

Au Docteur QUIRET

Meis et Amicis

Considérations médicales sur l'Anthropophagie

L'ANTHROPOPHAGIE
DEPUIS L'EPOQUE PREHISTORIQUE

A notre époque de civilisation, de pénétration de pays à pays, il semble extraordinaire que des hommes se nourrissent de leurs semblables. On attache plutôt cette coutume aux peuples primitifs, mais on retrouve l'anthropophagie à certaines époques de la civilisation.

Il semble bien établi que le cannibalisme existait à l'époque des cavernes, notamment en Belgique et dans le Midi de la France. Dans une caverne, baptisée « Trou du Frontal », située dans la vallée de la Lesse, où on aurait trouvé une quantité d'ossements humains.

Voici ce que rapporte, à ce sujet, M. Rutot, de Bruxelles : « D'abord, vers l'entrée de la caverne, se trouvaient « une vingtaine de beaux instruments en silex, mélan- « gés à des coquilles fossiles, provenant de la région « rhénoise et percées d'un trou, à de la fluorine, dont « un octaèdre a été nettement perforé d'un trou de sus- « pension, à des os travaillés en pointe de sagaies. Avec « ces objets se trouvaient un radius de cheval, avec « entailles profondes, indiquant nettement la prépara-

« tion de la fabrication des aiguilles ; des débris d'une « urne en terre cuite, avec renflements percés pour la « suspension, et une assez grande plaque de grès avec « sillons parallèles gravés, recoupés d'un sillon oblique « semblant indiquer un système de numération. Les « ossements humains étaient accumulés pêle-mêle dans « le caveau et comprenaient les restes de dix-huit indi- « vidus, d'hommes, de femmes et d'enfants. Quelques- « uns se trouvaient aussi contre la dalle de fermeture à « l'extérieur.

« Les restes de femmes paraissaient être en prédomi- « nance, ceux d'hommes sont au contraire en petit volu- « me, pas plus de deux individus semble-t-il ; l'un était « de grande stature. Beaucoup des restes humains sont « fracturés et notamment on observe que sur cinquante « deux ossements de la caverne, dix-huit portaient des « entailles, trente-trois ont reçu des coups percuteurs et « deux ont subi l'action du feu.

« En somme, on constate que les débris humains ont « subi exactement le même traitement que ceux des « nombreux débris d'animaux qui les avoisinent, c'est-à- « dire que nous retrouvons le tout à l'état de « déchets « de cuisine », de restes de repas, en tout semblables à « ce que l'on a rencontré dans les autres cavernes. »

La Bible fait mention de gens qui se nourrissaient de chair humaine (Deuxième Livre des Rois, chap. VI, versets 26 à 30).

On conservait chez les Grecs le souvenir de peuples anthropophages, comme les Lestrigons et les Thraces.

Les Lestrigons, dont les deux mots hébraïco-phéniciens

signifient lions qui dévorent, étaient dans l'antiquité les peuples qui avec les Cyclopes se partageaient le détroit de la Sicile. Un de leurs chefs dévora les compagnons d'Ulysse ; les autres Grecs prirent la fuite, mais ces sauvages, d'une force plus qu'humaine et d'une stature gigantesque coulèrent leurs navires et firent un horrible festin des matelots de l'équipage. Orphée fit abandonner à ces deux peuples grecs l'usage de ces repas.

Tantale sert aux dieux les membres de son fils Pélops,

Tite-Live rapporte que les soldats d'Annibal étaient anthropophages.

Manger de la chair humaine était chose permise par les stoïciens.

Hérodode nous parle également des anthropophages.

Ἀνθρωφάγοι δὲ ἀγριώτατα παντων ἀνθρώπων ἔχουσι ἤθεα ὔυτε δίκην νομιζοντες, ὔυτε νομῷ, ὑυδενί χρεώμενοι νομαδεσ δέ εἰσιν.

Les anciens Ecossais d'après St-Jérôme étaient friands des seins de jeune fille et des fesses de jeune garçon.

Dans les « Essais » de Montaigne le chapitre XXX est consacré aux cannibales.

Presque tous les peuples qui envahirent l'Empire romain mangeaient probablement leurs ennemis.

La fable de l'Ogre et du Petit Poucet fait sans doute allusion à un usage de ce genre et se rattache aux souvenirs des Ouigours ou Hongrois, qui envahirent plusieurs fois l'Empire de Charlemagne et du nom desquels est tiré le mot « ogre ».

A l'époque de la découverte de l'Amérique, presque tous les peuples de ce continent étaient anthropophages. Le mot cannibale de l'indien « Canniba » qui dans presque

toutes les langues désigne un être féroce inhumain ou cruel était aussi le nom des Caraïbes, ancienne tribu de peuple américain, qui habitait les côtes de la Colombie et une partie des Antilles avant la conquête des Espagnols ; ceux-ci en ont détruit presque complètement la race, dont on retrouve cependant quelques restes dans l'île Saint-Vincent, sur les côtes de la Guyane.

Les Caraïbes étaient les peuples les plus féroces de l'Amérique et ont toujours passé pour manger leurs victimes rôties. C'est ce goût bizarre pour la viande humaine qui a fait passer leur nom en proverbe.

L'anthropophagie est encore en usage dans la Nouvelle-Zélande et dans presque toutes les îles de la Polynésie. Mais dans la plupart de ces cas, le fait n'est ni habituel, ni commun. Peut-être certains peuples considéraient-ils les hommes des tribus ennemies comme de véritables animaux qu'ils chassaient, comme ils eussent fait d'autres bêtes de la forêt. Cependant le plus souvent cette coutume se lie aux lois civiles et religieuses, elle s'accomplit avec certaines cérémonies, et la loi lui fixe des époques précises. Les Javanais, les habitants de Pégu et de la Cafrerie mangent leurs prisonniers. Certains peuples se nourrissent des criminels condamnés à mort; quelques autres sont poussés à cette action par une horrible piété filiale et mangent, pour leur donner un tombeau digne d'eux, leurs parents âgés, qu'ils ont immolés pour les débarrasser de la vie.

Les Néo-Zélandais pensent qu'en mangeant un vaincu on acquiert ses qualités, sa force et sa ruse et, comme si ce sacrifice devait donner une nouvelle vie à celui qui

le subit, les guerriers regardent comme un honneur d'être mangés après leur défaite. Mais toutes ces considérations n'arrivent qu'en dernière ligne après le point de vue alimentaire qui semble être la seule base de l'anthropophagie.

Dans les régions où le blanc n'a pas encore pénétré, et où la lutte pour la nourriture est forcément très intense, l'anthropophagie ne semble pas vouloir disparaître. Privés de nourriture, ne pouvant compter que sur les ressources de la forêt, vite épuisées, les tribus qui luttent considèrent que la chair humaine est un aliment facile à se procurer et cette idée ne disparaîtra que lorsque les conditions alimentaires se seront améliorées.

Loin de nous élever, comme certains auteurs, au nom de la morale, contre l'anthropophagie, nous essaierons plutôt de la faire concevoir, à notre époque, comme le résultat d'une nécessité ou, pour le moins, une occasion de se nourrir de viande que dans la forêt ou dans les régions solitaires, l'indigène avec ses armes primitives ne peut se procurer facilement.

C'est d'ailleurs encore cette raison alimentaire qui fait que le cannibalisme a existé dans les pays civilisés durant les grandes famines, Nous nous proposons donc de montrer que c'est au fond la nécessité alimentaire qui est la cause principale de l'antropophagie.

La suppression de l'anthropophagie s'impose évidemment. Nous envisagerons les théories qui permettent d'expliquer cette tendance répréhensible : alimentation, nécessité, guerre, religion, et nous verrons quelles sont les mesures propres à la faire disparaître, mesures d'autant

plus faciles à prendre qu'actuellement l'indigène cannibale se cache et que l'anthropophagie, combattue par les missionnaires, administrateurs, médecins, ne reste plus localisée que dans les régions où le facteur aliment entre en ligne de compte.

L'ETAT ACTUEL DE L'ANTHROPOPHAGIE

Distribution géographique

L'anthropophagie existe en Océanie, archipel asiatique compris, en Afrique centrale et en Amérique méridionale.

Les Ballas de Sumatra, les indigènes des Iles Salomon, de la Nouvelle-Bretagne et de certaines îles des Nouvelles-Hébrides, ainsi que la plupart des tribus australiennes sont connues comme anthropophages incorrigibles ; tandis que les autres habitants de l'Océanie, Dayaks, Fidgiens, Néo-Calédoniens, Karons de la Nouvelle-Guinée semblent abandonner le cannibalisme.

L'Afrique centrale paraît actuellement être le foyer principal de l'anthropophagie. Cette coutume est fréquente chez les Mangbettous, chez les Bandzos, ainsi que chez les peuplades du Bassin du Congo, les tribus du Kassaï, les Bassangos, les Maryenna, les Fans du Congo Français et chez certaines tribus du Benguella.

En général l'anthropophagie paraît être inconnue en Afrique au-delà du dixième degré de latitude nord et très rare au Sud de l'Equateur. Dans la vallée du Bas-Niger, tout à fait au voisinage du Delta, habitent des popula-

tions extrêmement inférieures. Même tout près de la côte, où fréquentent pourtant les Européens, il existe encore des tribus cannibales, elles le sont d'autant plus qu'on avance dans l'intérieur. Les villages de ces noirs, dont chacun constitue un Etat indépendant, n'ont guère plus d'une centaine d'habitants et chacun d'eux obéit à un roi. Entre ces villages les rapports sont hostiles et si le cannibalisme est moins intense, cela est dû à la pratique de l'esclavage. Les captifs ont cessé d'être des denrées alimentaires dès qu'ils ont été considérés comme des marchandises.

PRINCIPALES CAUSES DE L'ANTHROPOPHAGIE

Nécessité — Alimentation

L'anthropophagie par nécessité peut avoir lieu par suite du manque de nourriture animale, comme en Australie, ou par suite de circonstances accidentelles (naufrage, famine).

L'alimentation est peu variée chez les peuplades sauvages des régions citées précédemment, la lutte pour l'existence est de tous les jours ; elles n'ont que de rares provisions et doivent pourvoir à leurs besoins les plus pressants. Le Sagou en Océanie est la base de leur alimentation, c'est un mets grossier et indigeste ; le riz d'importation malaise n'est cultivé que dans de rares endroits et les indigènes n'ont aucune idée de la culture artificielle. La base de la nourriture consiste en féculents, les uns denses et gluants comme le manioc, les autres comme le mil ne contenant, par rapport à la partie assimilable, qu'une infime proportion d'éléments nutritifs. La grande banane (banane farineuse) utilisée dans les régions forestières, ne saurait être considérée comme un aliment riche, l'homme doit en absorber une quantité relativement grande pour n'y trouver cependant qu'une

médiocre ration d'entretien. En dehors de ce fond de régime tout n'est qu'expédients et hasard. Ces peuplades se nourissent rarement de gibier, difficile à atteindre par les moyens dont elles disposent, mais consomment quelquefois du poisson, dont elles sont d'ailleurs très friandes.

Les jours de disette sont fréquents où l'on ne vit que de manioc et de bananes assaisonnées d'un peu d'huile de palme. Suivant une formule célèbre, faite pour attendrir les imaginations sensibles, le nègre « vit des produits de la nature »... et meurt lentement de faim, incapable de se tirer de sa misère par sa propre initiative.

Comme il n'existe, dans tout le continent, aucun mammifère de grande taille, on y mange peu de viande. Il n'est donc pas étonnant qu'avec des ressources si restreintes pour les besoins alimentaires l'anthropophagie existe, et l'on voit quelques peuplades manger leurs parents ayant succombé à une mort accidentelle.

En décembre 1876, rapporte Stanley, nous nous embarquons sur le mystérieux Loualata, et nous prenons au milieu du courant, tout à coup, sur les rives des gens armés de lances et de grands boucliers peints en noir, la tête ornée de plumes, veulent fondre sur l'expédition. arrivés à 25 ou 30 brasses de nous, ils lancent leur javelots, en criant « Bobobo, bobobo » de la viande, de la viande. Stanley poursuivant émet cette réflexion : « De la viande en moi et mes compagnons, quelle idée ! »

Dans le livre de Colrat de Montozier, membre de la Mission Bonnel de Mézières, nous lisons : « J'étais « inquiet de mes porteurs qui n'avaient pas mangé

« depuis quarante-huit heures. Vers 9 heures du soir,
« j'étais en tête de l'expédition et j'attendais depuis quel-
« que temps le gros de la troupe quand un Sénégalais,
« qui commandait mes hommes, accourut à moi et me
« raconta qu'un des porteurs était mort et que les autres
« l'avaient mangé ».

Voici une relation d'une capture d'anthropophages faite il y a quatre ans à la Côte d'Ivoire par M. Roland d'O.....

Le 27 juillet 1924, M. Roland d'O... qui était alors à la Côte d'Ivoire, a capturé dans la forêt de Blaou, subdivision de Duékoué, cercle de Man, seize anthropophages. Cette contrée est peu peuplée. Elle figure sur la carte dressée par l'armée en 1913, comme « région désertique ».

En général dans cette contrée les « féticheurs » jouent un grand rôle dans les cérémonies cannibales, les festins de chair humaine sont en outre accompagnés de danses macabres. Les indigènes de ce district ont un goût très marqué pour certaines partie du corps, cœur surtout, les uns par goût de la bonne chère, d'autres par superstition. Ils mangent indistinctement les hommes, les femmes, les jeunes, les vieux, à moins que le féticheur ait désigné une certaine victime à sacrifier.

Pour immoler leurs victimes, il se servent d'instruments tranchants, tels que les « matchettes » indigènes, ou bien tout simplement ils les assomment à coup de bâton. Il font cuire la chair dans des récipients en terre appelés « conaris » ou bien ils procèdent au partage et

chacun emporte sa part dans sa case pour la faire fumer.

A la fin de l'année 1923, trois femmes d'une tribu disparurent. Elles s'égarèrent dans cette forêt de Blaou où elles furent trouvées un jour par deux indigènes qui chassaient avec des flèches. Les notables et les vieux chefs de guerre tinrent conseil et décidèrent de les tuer et de les manger. Ce crime fut commis un peu par vengeance mais surtout par défaut d'alimentation.

Les trois femmes furent tuées à coups de matchettes par les hommes désignés par les chefs.

M. Roland d'O... a pu retrouver une partie des ossements qui furent envoyés à un médecin qui identifia le sexe et trouva dans le tas même des ossements d'enfants qui avaient été sacrifiés auparavant.

Les anthropophages dont il est question ont avoué leur crime le plus naturellement du monde quand ils se sont vus pris, en donnant tous les moindres détails.

Ils furent condamnés à la prison perpétuelle par le tribunal du cercle de Man, dans sa séance du 8 août 1924. Ils sont actuellement en prison à Bangerville.

Appétence pour la chair humaine

Les Mélanésiens des Iles Salomon, des Nouvelles-Hébrides et de la Nouvelle-Bretagne font la chasse à l'homme uniquement pour satisfaire leur goût particulier pour sa chair. Les Niam-Niam pratiquent le même genre de chasse, non seulement pour la chair, mais encore pour la graisse humaine, qu'ils utilisent dans l'éclairage. Diverses tribus de l'Oubamghi achètent des esclaves ou capturent des

hommes isolés pour pour les engraisser et les manger ensuite.

Le roi de Tona, le chef des Nouvelles-Hébrides tenait ce raisonnement : Le missionnaire veut nous défendre de manger de la chair humaine, mais nos pères en ont mangé pourquoi n'en mangerais-je pas comme eux ? Un explorateur, lui demandait s'il avait mangé du blanc : « Oui, dit-il, mais je n'en suis pas grand amateur, cela a mauvais goût, c'est trop salé ». Les naturels aiment mieux tout simplement la chair de leurs congénères des îles voisines, mais le roi avoue que toutes ses préférences, et tous les antropophages sont du même avis, sont pour la chair des jaunes. Malheur aux Chinois et aux Japonais qui viennent quelquefois dans leurs parages, c'est paraît-il un mets des dieux.

A. Kaffray rapporte qu'un Karon d'Ambertaki lui avoua qu'il avait déjà mangé quinze de ses semblables, c'est la cervelle, dit-il, qui est le morceau le plus délicat, on l'accomode avec de la pate de sagou Ouare au reste du corps, il est coupé par petits morceaux et cuit à l'étuvée dans des bambous verts.

Les crânes sont conservés précieusement et cachés dans les troncs creux des arbres d'où on les retire à certains jours de fêtes et de réjouissances. Ces trophées de victoire placées sur des perches servent alors d'ornementations à leurs habitations.

Les Bondjos de l'Oubanghi mangent de la viande humaine par goût et pratiquent l'élevage du bétail humain. Dans chaque village bondjo, on trouve des hom-

mes, des enfants, des jeunes filles destinées à la vente et à la boucherie, résignés à leur sort.

A l'occasion de la mort de son frère, le sultan Bangassou tint à lui faire rendre les plus grands honneurs. Ce qui peut faire le plus plaisir à un N'sakkaras vivant c'est de manger du Boubou, Bengassou en conclut que ce qui devait le plus réjouir les mânes de son frère serait d'en voir manger aux autres. Tous les prisonniers de la dernière guerre, gardés en réserve, furent égorgés et les sacrifices... gastronomiques durèrent dix jours.

Vengeance

Les Papous de la Nouvelle-Guinée sont plus ou moins anthropophages aussi bien dans les îles que sur le continent. Ils mangent leurs ennemis autant par vengeance que par défaut de nourriture ; leur culture, en effet, est souvent précaire. Un des actes de cannibalisme les plus marquants, eut lieu en 1819 à l'île Rossel, dans l'archipel de la Louisiane.

Le « Saint-Paul » ayant fait naufrage, 327 coolies qui avaient échappé à cette catastrophe furent successivement tués et mangés par les sauvages. La chose peut paraître vraisemblable, étant donné que tous les anthropophages, qu'ils soient d'Afrique ou d'Océanie, placent la viande de jaunes au-dessus de tout.

En 1872, 18 hommes du « Trams », bateau de Hambourg, envoyé à la recherche des perles en Océanie, furent assassinés dans le golfe de Mac Clure. Ils furent ensuite vendus et mangés. Ces atrocités furent commi-

ses par les ordres secrets d'Abou Kassin, rajah de Misole. Les habitants du golfe de Mac Clure, les Ayaks, ont du reste une réputation qui remonte au temps des premières explorations. Mac Clure pénétra en 1791 dans le golfe qui porte maintenant son nom, le chirurgien de son navire, l' « Endeavour », fut assassiné et mangé, ainsi que les matelots sur le rivage septentrional, à l'embouchure de la rivière Cabara, au lieu nommé encore aujourd'hui Voie de l'assassinat.

Le Fan de l'Afrique centrale n'est pas anthropophage comme son voisin des bords de l'Oubanghi ; il ne mangera ni femme ni enfant, mais mangera par vengeance le prisonnier de guerre dans un sacrifice rituel, après les cérémonies d'usage.

Le docteur Cavel, médecin de première classe, écrit ceci : « De tous les Polynésiens, les habitants des îles « Marquises se firent toujours remarquer par leurs habi- « tudes d'anthropophagie. Leur vengeance n'était vrai- « ment assouvie que lorsqu'ils s'étaient repus de la chair « d'un ennemi ; les prisonniers de guerre, les femmes, « les enfants enlevés par surprise étaient sacrifiés en « public et mangés par tous les gens de la tribu. Cepen- « dant, en dehors de ces circonstances, le cannibalisme « était commun ; il avait lieu souvent en petit comité, « même en famille et l'individu qui faisait les frais du « repas pouvait être un voisin quelquefois. Un chef de « district de Huti-Hen, Mika-Hiva, a mangé sa belle- « mère et l'on cite plusieurs faits de ce genre, accomplis « en vue de rancunes à satisfaire. » Il paraît certain que l'anthropophagie n'était motivée ni par le goût des Mar-

quisiens pour la chair humaine, ni par la disette. On raconte cependant qu'un massacre de toute une famille eut lieu dans l'île de Fan-Hiva, pour assouvir la faim des naturels, la récolte des fruits à pains n'ayant pas été suffisante. Il est facile de faire ressortir l'invraisemblance de cette cause, le chiffre de la population aux Marquises est trop faible pour qu'une famine soit à craindre. En dehors du fruit à pains, le pays ne manque pas de ressources alimentaires et l'habitude qu'ont les indigènes de ces îles de conserver le « ma » (substance dérivée du fruit à pains) pendant plusieurs années les met à l'abri du besoin. La vengeance était seule en jeu dans cette affaire.

Le fait suivant démontre d'ailleurs à quel point les Polynésiens poussent l'esprit de rancune. Une famille habitant l'île d'Ua-Una avait à se plaindre d'une autre famille habitant Nuka-Hiva. La distance qui sépare ces deux points était un obstacle à l'accomplissement des noirs desseins formés depuis longtemps de part et d'autre. Il arriva qu'un jeune homme, uni par les liens de la parenté à ceux de Nuka-Hiva, embarqué sur une goëlette en qualité de matelot, fut obligé de se rendre à Ua-Una. Tranquillement assis dans un canot, il fut convié par des naturels qu'il ne connaissait pas, à prendre part à leur repas. Le jeune homme accepta d'autant plus volontiers que l'invitation lui était faite fort civilement. Il tomba dans le guet-apens, fut assommé d'un coup de casse-tête et mangé par les ennemis de sa famille.

Quand un indigène des Iles Marquises a juré la mort de son ennemi, rien au monde ne saurait le détourner de son projet. Il cherche une occasion favorable, épie son

adversaire avec la ténacité d'un oiseau de proie, donne à l'un de ses enfants ou même à son porc le nom de celui qu'il poursuit de sa haine, afin de la raviver en ayant toujours ce nom présent à la mémoire et il n'est satisfait qu'après avoir mis à exécution son funeste dessein. Mais la mort de son ennemi n'est pas suffisante, il faut qu'il soit mangé. S'il n'a pu de son vivant assouvir sa vengeance, il fait au moment de mourir, jurer à sa femme, et surtout à son fils, de ne pas abandonner le projet qu'il ne lui a pas été possible d'accomplir, ce dernier ne manque point d'exécuter sa promesse.

Grâce à l'énergie des institutions actuelles, l'anthropophagie devient rare dans les Iles d'Océanie citées plus haut. Cependant, il y a quelques années, un individu fut trouvé mort et mutilé. L'enquête a amené la découverte des coupables ; afin d'échapper aux soupçons de la police, ils s'étaient contentés d'emporter chez eux quelques menus morceaux de chair et les avaient incorporés à leurs aliments. Il semble donc établi, d'après tous ces faits, que les Marquisiens ne sont pas anthropophages par goût, ni par nécessité alimentaire, mais bien pour obéir à ce préjugé bizarre que la vengeance n'est pas satisfaite si la victime n'est pas au moins partiellement dévorée.

Chasse a l'Homme. — Les Chasseurs de têtes

Un explorateur anglais ayant visité les îles de l'Océanie écrivait, il y a vingt ans, cette histoire sur les « chasseurs de têtes » :

Chasse aux têtes

« La pirogue partit à toute vitesse pour rattraper les autres qui avaient pris de l'avance ; elle mesurait 60 pieds de long et 3 ½ de large. Elle était munie de balanciers et tenait la mer d'une façon parfaite. Elle contenait 25 hommes, parmi lesquels étaient les esclaves destinés à être abattus et mangés au fur et à mesure des besoins de la consommation. Les chasseurs de têtes n'emportent pas de viande, seulement quelques fruits et des légumes, pendant leurs expéditions, ils ne mangent que de la chair humaine ; elle seule, croient-ils, peut leur procurer la force, le courage et la soif de meurtre qui leur sont nécessaires. Arrivés à l'île désignée, les natifs se cachèrent dans les fourrés. Le jour commençait à poindre ; les indigènes avaient disparu dans la forêt. J'apercevais, à travers les arbres, une maison dont sortit une vieille femme ; aussitôt surgirent de derrière un buisson deux natifs ; ils abattirent leur tomahawk sur la tête de la femme qui tomba sans un cri. Quelques instants se passèrent, puis de grandes clameurs s'élevèrent de tous côtés. Nous étions dans un village et l'attaque générale venait de commencer. Des cris continuèrent quelques minutes, puis cessèrent. Au milieu du village, les natifs apportaient leur butin, des cadavres de vieillards la plupart. Quant aux captifs, presque tous jeunes, ils étaient destinés aux festins cannibales. Il y en avait une dizaine, fort bien ligottés. Quelques enfants, groupés sous la garde d'un chasseur de têtes, sans être attachés, paraissaient très effrayés, mais ils ne pleuraient ni ne criaient ».

GUERRE

Les Origines biologiques de la Guerre

C'est dans les actes primordiaux de la nutrition qu'il faut chercher d'abord la cause maîtresse de la lutte pour vivre dans le règne animal et par suite celle de la guerre. Nous savons que tout être organisé est, au sein de toutes les fibres, cellules et liquides vivants qui le constituent, le siège d'incessants échanges moléculaires avec le monde extérieur ; sans cesse et simultanément il assimile et désassimile, c'est-à-dire emprunte au monde extérieur des matériaux frais et utilisables en même temps qu'il rejette les molécules usées, transformées par le tourbillon vital de la nutrition. Mais les animaux supérieurs et l'homme qui en fait partie ne sauraient emprunter directement aux substances minérales les matériaux indispensables à leur entretien. Leur organisation complexe exige l'absorption de substances complexes aussi, dont l'albumine est le type. Or ces corps organisés, et même les substances ternaires, comme le sucre, l'amidon, ne se préparent qu'au sein de l'être vivant et les plus importants, les plus assimilables, se trouvent dans le corps des animaux.

De ce fait biologique fondamental, résulte la principale raison de la guerre acharnée que se font les espèces animales, dont l'homme n'est qu'un représentant légèrement perfectionné.

Dans l'humanité, les races civilisées qui ont su se créer des abris sûrs et des ressources alimentaires non limitées, se sont singulièrement accrues en nombre, et ce nombre lui-même est devenu une condition de force et de durée, car l'aide mutuelle a de mieux en mieux protégé l'individu de son égide.

La faim, mauvaise conseillère, et le besoin de manger de la viande, étaient les principales causes des guerres chez les peuples primitifs. Les Néo-Calédoniens étaient bien agriculteurs et pêcheurs, mais ils n'avaient pas d'animaux domestiques, pas même de chiens, aussi chez eux les disettes étaient fréquentes. Elles sévissaient surtout en hiver, décembre, janvier et février. Or les Canaques n'ont pas la prétention de manger tous les jours même une seule fois, selon leur coutume, pourtant il leur faut bien manger. En outre, en dehors des « roussettes », grandes chauves-souris et des rats, il n'y avait pas d'autre mammifères que l'homme.

Pour toutes ces raisons, les Néo-Calédoniens étaient des déterminés cannibales, mais c'étaient surtout les chefs qui se délectaient de la chair humaine. Ils en avaient si bien contracté l'habitude, qu'il leur arrivait, parfois, de manger, en compagnie de leurs parents et amis, quelques-uns de leurs sujets. Souvent ils entreprenaient des guerres uniquement pour se repaître de chair humaine (de Rochas). Souvent les prisonniers étaient tués et man-

gés avec une certaine solennité. Des morceaux en étaient envoyés aux chefs, dont on briguait l'alliance et leur acceptation équivalait à la conclusion d'un traité. On envoyait également un morceau de choix à ses amis absents, tout comme chez nous on offre un cuissot de chevreuil.

La fréquence des guerres, les bombances qui suivaient la victoire, la gloire qui en résultait, avaient rendu les Néo-Calédoniens passionnés pour les combats. Un des grands griefs contre les Français des indigènes soumis, est qu'on ne les laisse plus se battre. « Nous ne sommes plus des guerriers, nous ne nous battons plus. » Chez eux, la mort d'un chef est un coup du sort, mais lorsque ce chef est mangé par les ennemis, c'est la pire des vexations.

Chez les Papous. — Sans être générale, l'anthropophagie se pratique dans certains districts papous. On mange les prisonniers de guerre partout où on n'a pas encore eu l'idée de les utiliser comme esclaves. Dans un village, on surprend femmes, vieillards, enfants, pendant que les hommes sont à la chasse et on en extermine le plus possible ; beaucoup de villages ne peuvent se relever de ces désastres.

Aux Archipels Fidji, les femmes rivalisent avec les hommes pour le cannibalisme, nulle part l'anthropophagie n'a été plus effrénée qu'au Fidji. Souvent les Fidjiens dépeçaient et rôtissaient sur les champs de bataille même les corps des ennemis vaincus ; parfois plus raffinés dans leur gourmandise, ils engraissaient leurs prisonniers pour

les manger à loisir ; car chez eux tout grand festin, tout repas officiel devait avoir son plat d'homme.

La chair humaine était à la grande Viti le mets par excellence, celui des puissants et des riches, aussi le désir de s'en procurer était l'unique cause des guerres de village à village. On ne prenait pas toujours la peine de tuer la victime comestible avant de la cuire, et l'on a vu un prisonnier pris dans une escarmouche être jeté tout vivant dans une chaudière (John Davis Macdonald, Voyage à la Grande Viti).

Chez les Maoris, en Nouvelle-Zélande, le cannibalisme guerrier se pratiquait en grand. Pour les Maoris c'était une constante habitude de dépecer et de dévorer l'ennemi vaincu sur le champ de bataille même. La tête était rapportée comme trophée glorieux.

Quand un chef ennemi était tué, on tuait également sa femme qui se livrait toute seule, sous la haute direction du Grand Prêtre « l'ariki ». On plaçait les cadavres sur le feu ; la cuisson achevée, l'ariki offrait comme prémices aux dieux un peu de la chair des victimes, lui-même mangeait de petits morceaux de cette chair consacrée.

CAUSES PLUS RARES D'ANTHROPOPHAGIE

Parmi ces causes, il en est une, la famine, qu'on s'attendrait à voir traitée plus complètement, nous la laisserons pourtant de côté, n'y faisant allusion que lorsque ce sera nécessaire. En effet, cette cause se rapproche de celles que nous venons d'étudier sous le titre alimentation, et d'autre part, elle relève non plus d'une coutume ou d'une tendance, mais plutôt de l'instinct qui à ce moment échappe à tout raisonnement, de lutter par un moyen quelconque contre la faim. Dans ces conditions, l'homme n'est plus que l'équivalent d'un animal qui a besoin à tout prix d'adoucir les souffrances qu'il éprouve.

Il est certain que c'est une terrible humiliation de descendre dans l'œsophage de son ennemi. On n'imagine pas une disparition et une désagrégation plus complètes de notre moi orgueilleux. Cependant, le geste brutal du vainqueur qui s'incorpore le vaincu a pu passer, tant est diverse et contradictoire la psychologie humaine, pour un acte de piété filiale ; témoin l'anecdote de cette ambassade auprès de Darius, d'une tribu indienne où les enfants mangeaient leurs parents morts pour qu'ils ne sortissent pas de la famille.

Les Battacks des Iles Malaises ont une sorte de Coran, « l'Adat », dans lequel se trouve tout ce qui est nécessaire au bon fonctionnement d'une société. Cependant l'anthropophagie pratiquée comme châtiment n'est pas recommandée dans l'Adat.

Des rajahs battacks affirment que l'anthropophagie est chez eux de date récente. Lorsque leur pays s'est ouvert aux premiers Malais, ceux-ci y ont introduit des vices inconnus jusque là, et l'on a vu se perpétrer des crimes que l'Adat n'avait pas même prévu. Que faire dans une si grave conjecture ? Les Orang Toua, dignitaires du pays, ont tenu conseil et ils ont décidé que les auteurs de ces crimes abominables seraient mis à mort. Mais qui prendrait la responsabilité de cette mort que l'Adat ne prescrit pas ? Ici les consciences s'alamèrent ; on les rassura en décidant que, dans le village où un criminel serait exécuté, tous les habitants, sans exception, partageraient cette responsabilité redoutable en mangeant le supplicié. Et en effet, son corps était distribué par morceaux à tous les habitants, même aux femmes et aux enfants.

Ainsi, d'après ces rajahs, leur anthropophagie ne serait qu'un cas de conscience. A quelles erreurs les voyageurs peuvent être sujets ! Voilà un peuple auquel on peut supposer des goûts dépravés et qui, en somme, a une conscience trop délicate, un peuple scrupuleux jusqu'à être anthropophage.

Chez les Néo-Zélandais, le chef victorieux mangeait l'œil gauche du mort, parce que, croyait-on, dans cet œil résidait spécialement l'esprit de chaque homme et en le mangeant on s'incorporait le double de la victime. En

général les Néo-Zélandais pensaient qu'en mangeant le corps d'un homme on le détruisait totalement, lui et son double, et qu'ensuite on n'avait plus à craindre la vengeance de ce dernier. Cette croyance se retrouve fréquemment chez les peuplades habitant au Sud des sources du Nil.

D'une même tendance, qui se rapproche un peu de ce que nous avons décrit au chapitre des guerres, découle cette idée qu'en mangeant certaine partie du corps on s'assimilait en même temps quelques-unes de ses qualités. Parmi elles nous ne citerons que celle qui consiste à manger les testicules, en général réservées aux chefs, et qui devaient rendre l'homme plus valeureux et plus courageux. Au point de vue biologique, il est curieux de constater que cette opinion se soutient puisque se trouve ainsi réalisée une sorte d'opothérapie instinctive. Ce sujet, par lui-même, mériterait d'ailleurs une étude spéciale.

CAUSES QUI ENTRETIENNENT L'ANTHROPOPHAGIE

Fétiches et sorciers. — Sociétés secrètes

Il y a deux sortes de sociétés secrètes, celles dirigées par les fétiches, où l'anthropophagie n'est pas habituelle et celles dirigées par les sorciers, terreurs des indigènes eux-mêmes qui en sont les complices forcés. Elles sont souvent confondues, mais sont fort dissemblables. Très souvent on attribue aux uns ce qui appartient aux autres. Les sacrifices humains, en général, appartiennent aux deux rites, mais dans les sociétés secrètes dirigées par les fétiches ils sont réservés à certains cas d'expiation, de calamités publiques, de mort du chef ou de guerre ; ils font également partie de la cérémonie de l'initiation des fétiches et parfois à cette occasion revêtent un caractère particulier de cruauté. D'un autre côté, on signale souvent des disparitions d'individus que l'on sait avoir été mangés. Ces faits sont imputables aux sorciers et non aux fétiches. Pour ceux-ci les sacrifices humains sont un acte rituel, accomplis devant tous, et suivis de la communion à la victime. Pour les sorciers, au contraire, l'anthropophagie est presque toujours un acte de pur canniba-

lisme, sans aucun rite de cérémonie religieuse, sauf dans certaines initiations calquées sur celles des féticheurs.

Toutes les sociétés de féticheurs admettent les sacrifices rituels. Dans de nombreux cas, il y a immolation de la victime. Ce n'est ni pour le plaisir de tuer, ni celui de manger la victime par goût de chair humaine ; cela est si vrai qu'on n'immolera jamais une femme (munga ké ké kie ve nsissim) une femme n'a pas d'importance au point de vue sacrifice, dit le proverbe fan, elle est sans force sur les esprits car elle est sans âme.

Dans les fêtes de sorciers, au contraire, et dans les sociétés constituées par eux, on mange l'homme pour le plaisir de manger de la viande humaine. Tout d'abord, aux dires des Fans, de tous les noirs, les sorciers s'excorporent pour aller manger le cœur des autres hommes pendant leur sommeil, de là leur nom de « bendzi bur », les mangeurs d'hommes.

On trouve ces coutumes chez les Fans, mais encore chez les peuples voisins. Chez les Balubas, lorsqu'on a enterré un chef, on égalise la terre, de façon à voir facilement si la tombe a été violée. En effet cette précaution n'est pas inutile, car les anthropophages sont toujours aux aguets pour découvrir une sépulture récente ou relativement telle et en ravir le corps.

RELIGION ET SUPERSTITIONS RELIGIEUSES

Anthropophagie rituelle chez les Aztèques

Au moment de la fête de Huitzilopochtli dieu des Aztèques, les prêtres fabriquaient une grande statue représentant le dieu au moyen de pâte faite avec de la farine de certaine graines (blettes) ; cette pâte était mélangée de sang d'enfants sacrifiés, on fabriquait à la statue un cœur également en pâte, après des cérémonies multiples la statue était « tuée » au moyen d'une flèche armée d'une pointe en pierre ; le cœur arraché, tout comme s'il se fût agi d'une victime humaine, était offert au roi et le reste partagé entre les gens de Mexico et de Tlatelolco. Il existait aussi une anthropophagie rituelle plus complète dans certaines circonstances ; la victime humaine était projetée après le sacrifice du haut de la plate-forme du temple. Elle était alors emportée, généralement par celui qui l'avait fournie, il dépeçait le cadavre, le faisait cuire et le consommait avec quelques amis.

Chez un peuple aussi policé que l'étaient les Aztèques, peu avant la conquête espagnole, cette coutume serait

faite pour surprendre. Ce n'est en effet ni de l'anthropophagie alimentaire, pas plus que guerrière ou obsidionale (on sait en effet que, durant le dernier siège de Mexico par Cortés, alors que la disette était extrême, on ne signale pas un seul cas d'anthropophagie alimentaire). La victime était identifiée aux dieux ; après les pratiques des Aztèques, sacrifiée, elle s'incorporait encore plus étroitement à lui, son sang, sa chair devenaient donc le sang et la chair du dieu lui-même, les consommer constituaient la réalisation d'une sorte de consubstantiation du fidèle avec le dieu même. C'était en somme, sous une forme plus complète, la même pratique que celle des fidèles mangeant la pâte ayant constitué le corps de la statue de leur dieu. Tout porte à penser que c'est l'idée religieuse qui dirigeait les Aztèques dans l'exécution de ces pratiques d'anthropophagie, ne portant que sur des victimes sacrifiées aux dieux...

Les Péruviens, fabriquaient eux aussi dans le temple des gâteaux sacrés, pétris avec de la farine et du sang que l'on faisait couler de la face et du cou des jeunes enfants.

Les Tlascaltèques écorchaient vifs leurs captifs et se couvraient de leur peau pour adorer en cet équipage leur dieu des armées. Les Aztèques faisaient de même mais empaillaient les peaux et les suspendaient dans les temples. Les Mexicains et leurs voisins avaient conservé des goûts cannibales, auxquels les Peaux-Rouges avaient à peu près renoncé.

Au Mexique, la religion avait sanctifié le cannibalisme et par suite avait contribué à le perpétuer. Les dieux

mexicains, Huitzilopotchli surtout, le dieu de la guerre, était toujours altéré de sang. Chaque année il fallait leur offrir par milliers des sacrifices humains.

Le cérémonial de ces sacrifices était ainsi réglé : quatre prêtres maintenaient le captif, dont le dos portait sur le sommet d'une pierre conique ; un cinquième lui ouvrait le thorax avec un couteau d'obsidienne, arrachant le cœur et l'offrant tout palpitant encore à la divinité. Le reste du corps était rendu au propriétaire de la victime et devenait le maître-plat d'un grand festin. Les Espagnols virent ainsi, presque sous leurs yeux, sacrifier solennellement un certain nombre de leurs compagnons tombés entre les mains de défenseurs de Mexico. Mais en campagne et quand les captifs étaient nombreux, les choses se passaient sans doute avec moins de cérémonies, car Cortès parle, en divers passages de ses lettres, de l'anthropophagie de ces peuples, sans mentionner aucune formalité religieuse. Une peuplade que Cortès appelle les Oturniens, ayant été battue par un de ses lieutenants, lui abandonna, dit-il, des provisions consistant en maïs et en enfants tout rôtis.

Les têtes des captifs sacrifiés dans les formes étaient fichées sur des pieux en face des idoles. A Mexico, les crânes ainsi recueillis avaient été amoncelés au nombre de 136.000, en une pyramide.

Chez les Aztèques, le quinzième mois du calendrier mexicain « panqué zaliztli » était consacré au culte du dieu de la guerre. On se préparait à la fête par un long jeûne, puis on célébrait les danses sacrées, enfin on sacrifiait les captifs soigneusement peints, ornés et ayant

auparavant figuré dans une danse sacrée. Ces sanglantes offrandes avaient sûrement un caractère symbolique d'anthropophagie, car pour les sacrifices d'Huitzilopotchli, on choisissait de préférence les hommes grassouillets, propres à mettre le dieu en appétit.

Chez les Aztèques, on avait un dieu de la guerre, du bon et du mauvais plaisir dont dépendait la victoire. Force était bien de capter ses bonnes grâces en le servant suivant son goût ; or, ce dieu était cannibale comme ses adorateurs. Il fallait donc à tout prix se procurer des victimes pour les immoler sur les autels. Sans doute il ne consommait pas visiblement les offrandes de chair humaine que lui faisaient ses adorateurs, aussi le sacrifice était-il raffiné, symbolique ; on choisissait l'organe semblant le plus vivant du corps humain : le cœur, qui séparé de l'organisme, palpitait encore dans la main du sacrificateur. Enfin ce dernier était un prêtre, un personnage sacré, un des familiers de la divinité, un homme dont l'intervention ne pouvait manquer de rehausser la valeur du présent.

Ainsi sanctifié, le cannibalisme perdait de sa grossièreté, il devenait mystique, par suite respectable.

CONCLUSIONS

Comme on le voit par cette courte étude, l'anthropophagie que les nations civilisées considèrent comme un vice, apparaît comme plus explicable, sinon excusable pour bien des causes.

1° Elle peut relever d'une nécessité alimentaire. C'est peut-être la raison principale qui fait qu'elle persiste encore actuellement. L'indigène est souvent privé de nourriture, et comme les animaux, ne veut pas laisser perdre la chair fraîche qu'il a sous la main.

2° Elle peut relever d'une nécessité de protection, c'est à cette anthropophagie, en quelque sorte défensive, que se rattache celle qui est pratiquée pendant les guerres ou par vengeance.

3° Plus rarement, elle résulte de superstitions qui font croire, ou bien que les vertus du défunt passeront dans le corps du mangeur, ou bien que les membres de la famille, s'il est permis d'employer une phrase qui ressemble à un jeu de mots, resteront dans la famille, ou bien encore que les manes des ancêtres exigent le sacri-

fice d'individus qui leur avaient fait du mal autrefois. C'est ce qu'on pourrait appeler l'anthropophagie fétichiste.

4° En dernier lieu, il existe une nécessité anthropophagique par famine, nous avons dit plus haut que nous la considérions comme ne rentrant pas dans le cadre de ce qu'on doit entendre par anthropophagie proprement dite.

C'est devant le progrès de la civilisation que l'anthropophagie décroît de plus en plus. Osiris, héros civilisateur de la haute antiquité, règne sur l'Egypte, lui assure la paix et la richesse et y supprime l'anthropophagie.

Orphée, que les Grecs croyaient plus ancien qu'Homère, était à leurs yeux également un héros civilisateur qui avait détourné les Thraces de l'anthropophagie et leur avait enseigné les arts utiles.

Devant la civilisation latine, l'anthropophagie disparaît en Amérique du Sud au moment de la conquête par les Espagnols.

Il est donc indispensable d'étendre de plus en plus l'influence civilisatrice dans les pays anthropophages.

Dans un but de protection, les civilisés combattent le cannibalisme, dans un but moral on punit sévèrement cette pratique et enfin dans un but commercial on est obligé de supprimer les luttes de tribu à tribu, qui avaient souvent pour objet de se procurer de la chair humaine.

Le seul moyen d'amener la disparition de l'anthropo-

phagie, est de favoriser le développement des conditions d'existence chez les peuplades où subsiste encore cette triste coutume.

Vu : *Le Doyen*,
ROGER

Vu : *Le Président de Thèse*,
E. JEANSELME.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur de l'Académie de Paris

M. CHARLETY.

BIBLIOGRAPHIE

Testetics de Tolna (Comte Rodolphe). — *Chez les Cannibales. — Huit ans de Croisière dans l'Océan Pacifique.* Paris, 1903, in-8°.

Cureau (Dr). — *Les sociétés primitives de l'Afrique équatoriale.* Paris 1912, A. Colin, in-16°.

Lumholtz Carl (Dr). — *Blandt menneskes. Fire aars reise i Australien Kjobenharm*, 1888, in-8°.

Noyant (abbé). — *Les horreurs de l'esclavage, de la sorcellerie des sacrifices humains et du cannibalisme en Afrique.* Paris 1891, in-8°.

Bran de Saint-Pol Lias. — *De France à Sumatra par Java, Singapour et Pinang.* Paris 1884, in-18.

F.-J. Clauzel. — *Dix ans à la Côte d'Ivoire*, 1906, Paris, in-8°.

Capitant (Dr). — *Les sacrifices humains et l'anthropophagie rituelle dans l'Amérique ancienne.* Paris, 1910, in-8.

Herman Melville. — *Un eden cannibale* (Typee).

Salomon Reinack. — *Orpheus.*

Girard (Jules). — *La Nouvelle Guinée.*

Deniker (J.). — *Les races et les peuples de la terre*. Masson, 1926.

R. P. H. Trille. — *Le totemisme chez les Fans*. Munster, 1912.

H. Lechartier. — *La Nouvelle Calédonie et les Nouvelles Hébrides*. Paris 1885.

Moucelon (Léon). — *Les Canaques de la Nouvelle Calédonie*, Paris, 1886.

Louis Ange Pitou. — *Voyage à Cayenne, dans les deux Amériques et chez les anthropophages*. Paris, 1805.

De Rochas. — *Nouvelle Calédonie*.

John Davis Mac Donald.— *Voyage à la Grande Viti* (Tour du Monde), 1860.

Ch. Le Tourneau. — *La guerre dans les diverses races humaines*, 1895.

A. Rutot. — *Le cannibalisme à l'époque des cavernes*. Le Mans, 1907.

Alcan. — *Les cannibales et leur temps*. Paris, 1887.

Garrigou. — *L'anthropophagie chez les peuples des âges du renne et de la pierre polie dans les cavernes du Midi de la France*. Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris, 1867, p. 326-332.

Lagneau. — *Sur l'anthropophagie*. Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris, 1869, p. 606-610.

Regnault. — *L'anthropophagie des peuples primitifs. fouilles dans la grotte de Montesquieu, Ariège*. Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris. 1869, p. 476-486.

Beauregard. — *L'anthropophagie à Madagascar*. Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris, 1888, p. 234-237.

Bordier. — *L'anthropophagie*. Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris, 1888, p. 62-71.

Dehoux (J.-B.). — *Du sacrifice humain et de l'anthropophagie dans le Vaudou*. Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris, 1884, p. 206-216.

Letourneau (C.). — *Sur l'anthropophagie*. Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris. — *Sur l'anthropophagie en Amérique*, ibid, 1887, p. 777-779, 1888, p. 27, 72, 123. — *La femme et l'anthropophagie en Polynésie*, ibid, 1888, p. 133-136.

De Mortillet. — *Anthropophagie mystique*. Bull. de la Soc. d'Anthro., 1888, p. 47-52.

— *Revue de l'Ecole d'Anthropologie*, mai 1910.

Jouan (H.). — *L'anthropophagie en Océanie*. Année médicale de Caen, 1877, p. 145-161.

Vogt (C.) — *Anthropophagie et sacrifices humains*. Congrès international d'Anthropologie, Paris, 1873, p. 295-328.

Barbaste.— *De l'homicide et de l'anthropophagie*. Paris, 1856, in-8°.

Girard de Rialle.— *De l'anthropophagie*. Etude d'ethnologie comparée, Association française pour l'avance des sciences. Paris, 1875, p. 648-676.

Hervé (G.). — *La légende des boucheries de chair humaine*. Revue mensuelle de l'Ecole d'Anthropologie de Paris, 1891, pp. 375-377.

Legrand-Dussaulle.— *Essai sur l'anthropophagie*. Annales méd. psych., Paris, 1862, pp. 472-480.

Tautain. — *Quelques renseignements sur les Bobos*. Revue d'Ethnographie de Paris, Paris, 1887, p. 228-233.

Vianna (A.). — *L'homme primitif actuel*. Rev. Scient. Paris, 1887, p. 621-629.

Petit (Pierre). — *De natura et moribus anthropophagorum. Trajecti ad Rhenum*, 1688, in-8° (Bibli. Fac. Méd.) n°s 38.563 et 32.650.

Berry (K. G.). — *The Sierra-Leone canninals, with notes on their history, religion and customs*. Dublin, 1912.

Brenner (Joach von). — *Visite aux cannibales de Sumatra*. Wurburg, 1874, in-8°.

Colrat de Montrozier (Raymond). — *Deux ans chez les anthropophages du Centre africain*. Paris 1902, in-8°.

Patterson. — *The man eaters of Tsavo*. London Macmillan, 1907, in-8°.

Webster (H. Cayley). — *Though New Guinea and the Cannibal countries*, Londres, 1892, in-8°.

Whiffen (Tho). — *North West Amazons notes of somes months spent among Cannibal tribes*. Londres, 1915, in-8°.

Hartings. — *Encyclopedy of religions and ethice*.

Gaidaz. — *L'anthropophagie*, Paris, 1887.

Girard. — *Antropophages du Haut Oubanghi*.

Harrey (H. Jonston). — *Les Pygmées de l'Ougandha* (Rev. Scient., 1901).

Stevenson (R.). — *Dans les mers du Sud, les Marquises et les Paumotus*, Paris, 1920, in-16.

Elysée Reclus. — *L'homme et la terre*, Tome 1er ; *Les ancêtres, histoire ancienne, milieux telluriques, peuples attardés*, Paris, 1905.

Mgr. Leroy. — *La religion des Primitifs.*

Clavel. — *Histoire anecdotique des religions.*

R. P. Bouche. — *La côte des Esclaves et le Dahomey.*

Elysée Reclus. — *Nouvelle géographie universelle, Amérique du Sud. L'Amazonie et la Plata, Guyanes, Brésil, Paraguay et Uruguay, République Argentine*, 1894.

Reclus (Elie). — *Les primitifs, étude d'ethnologie comparée, Hyperboréens, Orientaux et Occidentaux, Apaches, Naïrs, Khonds*, Paris, 1903, in-18.

Coupin (Henri). — *Les bizarreries des races humaines.*

Alazard (R. P. Ildefonse). — *Essai de bibliographie picpucienne, Mission de l'Océanie, Iles Marquises, Tuamotu*, Evreux, 1912, in-8°.

Andree (Richard). — *Die anthropophagie, eine ethnographische studie von Richard Andreè.* Leipzig, 1887, in-8°.

Bergemann (P.). — *Die Werbreitung der anthropophagie über die Erdrè, und ermittelung einiger Wenens Züge dieses branches* (*L'anthropophagie, son extension et ses caractères*). Bunzlau, 1893.

Julian (Thomas). — *Cannibals and Convicts notes of personal experiences in the Western Pacific*, London, 1886, in-8°.

Voevodski (L.). — *Ex Kannibalizm gretches kikh* (*Le*

cannibalisme dans les mythes grecs. Essai d'histoire du développement de la morale) Saint-Pétersbourg, 1874, in-8°.

Clauzel. — *Au Sénégal et Niger* (*Soudan français*). Séries d'études publiées sous la direction de M. le Gouverneur Clauzel, Première : *Le pays; les peuples, les langues*, Paris, 1912, in-8°.

Lopez Borreguero (Ramon). — *Los Indios Caribes. Memorias interesantes de Venezuela*, Madrid, 1875, in-16.

Van Gennep (A.). — *Tabou et totémisme à Madagascar*, Paris, 1904, in-8°.

Freud (Dr Sig). — *Totem et tabous. Interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*, St-Denis, 1924.

Comte (Paul). — *N'sakkaras : Leur pays et leurs mœurs, leurs coutumes*, Bar-le-Duc, 1895, in-16.

Jonghe (Ed. de). — *Les Banata*, 1907, Bruxelles, in-4°. — *Les Mangbetu*, Bruxelles, 1909.

Deschanel (P.). — *La politique française en Océanie.*

Dumont d'Urville. — *Voyage autour du monde.*

William Ellis. — *Polynesian Researches*, 1853, London Henry Bohn, Yorkstreet, Coventgarden.

L'Univers pittoresque. — *Histoire et description de tous les peuples, de leurs religions, mœurs, coutumes, industrie.* Edité par Firmin-Didot Frères, Paris.

Le Cannibalisme. — (Congo illustré, 1893, p. 50).

Balat (Commandant). — *Les Sakaras et leur sultan Bangassou*, Congo illustré, 1895, p. 154.

Bertillon (A). — *Les races sauvages*, 1882.

Blaise (Paul). — *Le Congo : Histoire, description, mœurs et coutumes*, Paris 1890, in-8°.

Chapiseau (Félix). — *Au pays de l'esclavage. Mœurs et coutumes de l'Afrique Centrale*, Petit, Paris, 1900, in-8°.

Cottes (Capitaine A.). — *La sylve équatoriale et les anthropophages Pahouins et Pygmées*. La Géographie, pp. 66, 73, 1908, vol. XVIII.

Daenen (Capitaine). — *Les sacrifices humains dans le Bas-Congo* (Nouv. Géog., 1887, p. 83).

Jonghe (Ed. de). — *Les Sociétés secrètes au Bas-Congo*, Bruxelles, 1907, in-8°.

Dessain (H.). — *Les Congolais, leur mœurs, leurs usages*, Liège, 1890.

Les Mœurs au Congo. — Paris, 1896, « Le Correspondant », 25 janvier 1896.

Les Pahouins du Congo Français. — *Mœurs et coutumes* (Revue française de l'étranger et des Colonies, novembre 1907).

L'Anthropophagie *dans le bassin de l'Oubanghi* (Annales apostoliques, congrégation du Saint-Esprit, 1890, pp. 85-102.

Les Anthropophages *au Congo*, (Nouv. Revue, 1er août 1893, p. 595).